Alerte sur le front de l'art. Marguerite Burnat-Provins et la guerre 1914-1915

Claude Menges-Mironneau and Paul Mironneau

Electronic version

URL: <https://journals.openedition.org/insitu/11621>

DOI: 10.4000/insitu.11621

ISSN: 1630-7305

Publisher

Ministère de la Culture

Electronic reference

Claude Menges-Mironneau and Paul Mironneau, "Alerte sur le front de l'art. Marguerite Burnat-Provins et la guerre 1914-1915", *In Situ* [Online], 25 | 2014, Online since 18 décembre 2014, connection on 28 juin 2022. URL: <http://journals.openedition.org/insitu/11621> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/insitu.11621>

This text was automatically generated on 29 September 2020.

In Situ Revues des patrimoines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Alerte sur le front de l'art. Marguerite Burnat-Provins et la guerre 1914-1915

Claude Menges-Mironneau and Paul Mironneau

- 1 Un même élan passionné inspire toutes les productions écrites et plastiques de Marguerite Burnat-Provins (1872-1852), illustratrice de ses propres œuvres poétiques. Sa franche et parfois violente sincérité se livre sans apparent détour, brandissant l'espoir et fulminant l'anathème. La femme est entière, elle a en horreur, non pas les faibles ni même les pécheurs, mais d'abord les tièdes, les indifférents, et même les « neutres », ces êtres sans couleur qui répugnent tant à sa générosité de feu.
- 2 *Aux Neutres* : la série d'articles auxquels Marguerite Burnat-Provins donne ce titre paraît dans le *Journal de Bayonne* en janvier-février 1915 ; elle s'inscrit dans la chronique presque quotidienne que l'écrivaine y tient depuis l'été 1914 et jusqu'à l'automne 1915, avant son départ en décembre pour la région parisienne. Ces neutres, au sens propre, ce sont les nations restées hors des camps qui s'affrontent, cautionnant par leur inertie le crime perpétré sous leurs yeux par les Allemands. L'objectif le plus immédiat est une analyse politique, une évaluation de l'opinion, sans perdre de vue l'intention patriotique. Mais les marques d'un sentiment de saccage y sont relevées d'une façon particulièrement sensible. Dans un véritable processus paranoïaque, l'isolement effectif et l'insuccès scelle les diverses démarches tentées par une isolée qu'il nous est aisé, aujourd'hui, de trouver bien candide... Naïveté entière de la pensée ou naïveté préméditée du langage ? Faisant référence à la réunion de Malmö, Marguerite Burnat-Provins donne sa version de la situation :

Le 10 août 1914, si nous vivions dans un monde civilisé, ce monde civilisé pouvait dire à l'Allemagne, en s'appuyant sur le Palais de la paix : « Attention. Nous vous voyons venir. Vous avez quarante-huit heures pour réfléchir. Sinon, c'est à nous tous que vous aurez à faire ».

Mais ce langage clair était, paraît-il, impossible à tenir, il aurait fallu des semaines de charabia diplomatique [...]¹

- 3 De tels billets d'humeur (souvent mauvaise), faisant tonner le canon de l'intérieur contre la barbarie, méritent d'être lus tout d'abord sous un parti pris visuel, en tableaux, en images, puis dans le plan d'une esthétique forte et décidée à lancer un signal énergétique. Est-ce l'effet libérateur et désabusé du surréalisme naissant sur les ruines de la guerre ? C'est en tout cas le cri de cet amour en feu pour un patrimoine qui s'écroule. Car il s'agit bien de la naissance et de la conscience, dans la peine, d'une modernité aux teintes et aux mouvements incontrôlables, inédits, parfois inconcevables.
- 4 Sous le ciel pyrénéen, Marguerite Burnat-Provins reçoit la nouvelle de la guerre et, toute souffrance, toute révolte, opère ce qui peut être considéré comme une immense transformation esthétique intérieure. *Ma Ville*, le premier et l'un des plus saisissants recueils de son talent hallucinatoire, naît dans les douleurs de cet enfantement violent : une force qu'elle considère comme extérieure à elle-même la presse d'écrire, des êtres étranges lui apparaissent. Renouveau des mondes intérieurs de l'artiste porté par une œuvre qui n'en finit plus de s'édifier, et se prend au jeu de la génération d'êtres imaginaires :

Le 2 août 1914, je me trouvais à Saint-Savin dans les Pyrénées. Il était quatre heures de l'après-midi. J'étais assise sur un balcon dominant la vallée d'Argelès, lorsque le premier coup du tocsin retentit, annonçant la mobilisation. À l'instant même, sous le coup d'une émotion violente, qui me fit voir la réalisation tragique des malheurs prédits par moi pour le Nord en 1912 à toute ma famille, une autre mobilisation se fit dans mon cerveau. Un déclenchement subit commença à produire une série ininterrompue de noms qui se pressaient avec une telle force que je dus me mettre à les écrire. [...] Exactement le 12 octobre, je rentrai à Bayonne où mon domicile était une maison isolée, à trois étages, habitée par moi seule. Le 14, dans l'après-midi, à la cuisine, m'apparut la première figure, dont j'entendis le nom et la qualité, prononcés distinctement, d'une voix blanche, sans timbre : Cingola, la mauvaise fée assise sur la terre. C'était une apparition horrible et féroce, avec un œil unique énorme, une tête de crocodile, un corps squelettique, des mains rouges de sang².
- 5 Tocsin à Saint-Savin (Hautes-Pyrénées) et libération des énergies d'une sensibilité exacerbée dans le fracas des catastrophes. Le monde a changé, sa transformation plante la domination d'une tératologie inédite. Voici le premier paradoxe souffrant de la création artistique de Marguerite Burnat-Provins à ce tournant de 1914-1915, réveil d'une poétique insurgée après des années de ruralisme éclairées par la révélation valaisane et greffées sur les leçons reçues, celles des peintres d'histoire (Jean-Paul Laurens et le maître des sujets militaires Édouard Detaille), celles de son maître et ami Benjamin-Constant et enfin ce goût affirmé pour l'Art nouveau qui ne la quittera jamais. Les retours ultérieurs, dans ses poèmes, à ce folklorisme d'emprunt – il pourra s'appliquer à la Bretagne dès 1917 – décrivent un itinéraire artistique remarquablement sincère mais n'ont plus les mêmes couleurs³.
- 6 Au vif de cette dialectique effectivement cruciale, et avant même sa traduction plastique dans l'œuvre de Marguerite Burnat-Provins, la presse, la simple presse locale. Ce qui est à l'œuvre, pourtant, dans les propos virulents de la journaliste, est une authentique révolution de son inspiration d'écrivain et plus encore peut-être d'artiste, assortie d'une exigence de révision de ses moyens d'expression. Car les inflexions de ces propos d'actualité sont plus nombreuses et moins univoques que le genre ne le laisserait supposer : elles épousent un véritable cheminement d'images qui les érige, autant qu'en témoignage au quotidien des souffrances « à l'arrière », en un retour sur soi inédit et violent en matière d'art et de civilisation.

Insurrection : le sentiment de solitude

- 7 C'est seule que Marguerite Burnat-Provins doit aborder la guerre, loin de son mari, Paul de Kalbermatten, mobilisé, et loin de sa famille. D'abord sans nouvelle de cet Artois directement exposé, elle est ensuite douloureusement touchée par le pillage et l'évacuation de la maison de Cantin. Cette atteinte aux lieux est atteinte à l'art – et non seulement à la mémoire – puisqu'une partie de ses manuscrits est alors détruite. Solitude, ou plutôt isolement géographique, car loin de tout, même de la violence des combats, la tranquille langueur de Bayonne ne saurait apaiser les passions de Marguerite Burnat-Provins. Assez irritée par le parisianisme de la société française, qui relègue ses propres initiatives à un rang très subalterne, elle déplore « [qu']une proposition venue de Bayonne, autant dire de la Chine » (9 mars 1915) soit vouée à l'indifférence. En voici trop pour ne pas concevoir un vrai dessein universel. Qu'il soit nourri de désespérance n'y change rien, il sera et se revendiquera universel.
- 8 Seule, intimement seule, et même hantée par l'ennui, l'artiste vit et commente une histoire sombre. Si elle s'unit de toutes ses forces à l'effort collectif de défense du pays, bien loin des esprits forts pacifistes ou simplement sceptiques, ces « défaitistes » qu'elle conspue sans nuance, elle a bien garde de se confondre dans le conformisme soumis et sans éclat ! Son regard critique sur les événements, dans la lignée des grands révoltés, désacralise les plus hautes fonctions et ceux qui les détiennent : les conventions ? Chiffons de papier ! Deschanel ? Un simple « orateur »⁴. Pas plus que son patriotisme enraciné, son moi conquérant et inquiet ne baissera pavillon. Guerre ! Guerre à la barbarie, guerre aux Allemands ! Furie du langage revanchard et de ses lieux communs :
- Souvent affligé de vices anormaux, goinfre, dénué de tout Esprit, sans initiative comme sans personnalité, démarqueur et plagiaire, l'Allemand joint à sa lourdeur physique une bassesse d'âme [...]
Passif et servile, le Teuton ne sait qu'obéir, quel que soit l'ordre donné. Des meneurs infâmes lui ont prêché la férocité à outrance. Un autre eût reculé, lui, il marche parce que la leçon est bien conforme à l'irréductible sauvagerie de ses instincts⁵.
- 9 La haine sans appel et parfois sanglante de l'envahisseur libère une culture fondamentalement, primairement anti-allemande : « Nous avons vu cette chose inouïe, sans précédent : une légion d'intellectuels [sic] applaudir aux exploits de la barbarie »⁶, ou encore : « Qui voudra maintenant supporter [...] même le voisinage de ces êtres dangereux »⁷. Une véritable hystérie patriotique qui ne maîtrise plus les mots et dont l'expression s'enivre. Le ton du moment, certes. Et pourtant : pareille violence ne nous semble pas seulement réductible au lot commun d'un pays livré à une confrontation sans merci avec son voisin. Le cri qu'élève Marguerite Burnat-Provins, prophétesse pessimiste d'une catastrophe culturelle et morale, est une protestation à part entière, une proclamation personnelle, signée, authentifiée : « Je voulais joindre une voix à toutes celles qui, j'en suis convaincue, ont imploré et le font encore » s'explique-t-elle à propos d'une lettre-télégramme qu'elle envoie, « l'âme labourée de douleur et d'indignation »⁸, au président du Conseil. Elle ne se contente pas de se ranger benoîtement sous la bannière de la patrie ; ses sombres prophéties non seulement se réalisent mais viennent à former un édifice de révolte désormais imprescriptible dans son œuvre : celui d'une lutte loyalement acceptée mais fatale, d'une catastrophe

évaluée, consentie et soufferte (plus que subie), comme dans *Le Voile*, roman de 1929 décrivant un destin de femme qui ne capitule pas mais s'affranchit du monde⁹.

- 10 Le cri jeté par de Marguerite Burnat-Provins formule une revendication essentielle, qui sert de titre à l'un de ses articles : *Il faut qu'on sache*. La réflexion sur la divulgation de l'information, son rôle dans le plan moral tracé par l'intellectuel à l'adresse de l'entendement humain, libère de vrais accents de modernité. Il faut « créer des courants d'opinion » ; le concept de civilisation ? « Au premier chef solidarité morale absolue entraînant la réaction collective contre toute atteinte aux lois fondamentales de l'humanité et à l'ensemble de la civilisation »¹⁰. Ou encore, cette belle tirade, où l'écrivain retrouve la polémiste :

Devant cette immense calamité, l'idée qui jaillit, le premier besoin qu'on éprouve, protester ! Protester comme on peut, avec ses moyens, avec l'espoir surtout qu'un grand mouvement se dessinera, protester, car l'inaction semble odieuse. Le degré de culture et de perfectionnement où nous sommes... où nous croyons être arrivée, nous a fait une mentalité, une sensibilité qui ne peuvent plus supporter ce supplice moral et nos ennemis comptent là-dessus pour hâter la conclusion de la paix¹¹.

- 11 Dans sa partialité même, cette attitude revendique clairement son indépendance de tout lien politique ou social : « Nous n'avons plus à craindre les *histoires*, épouvantails de nos gouvernants, car nous l'avons *l'histoire*, et comment » (5 janvier 1915). Quand cette âme passionnée entreprend quelque démarche déterminée en faveur de l'humanité, de la civilisation, de l'innocence bafouée, c'est cette humanité, cette innocence intacte, cette civilisation morte et enterrée qui lui reviennent, cinglantes, comme un écho dans le désert :

La conscience universelle... Dieu me garde de dire qu'elle n'existe pas, mais où est-elle ? Comment se meut-elle ? Elle est l'impondérable, faite d'éléments disparates, les uns sympathiques, les autres réfractaires. La cristallisation de ses impressions est très lente, elle obéit par surcroît à l'impulsion des gouvernements. Parlez-lui, elle vous répondra dans deux ans, et les gouvernements ne vous répondront pas du tout¹².

- 12 Marguerite Burnat-Provins devra trouver dans son imagination – ou plutôt dans les images que secrète l'épreuve intellectuelle et morale – toutes les ressources d'un nouveau langage. La tentation se fait jour de rejeter les valeurs tant vantées, cette mythification précieuse des registres esthétiques rustiques et même traditionnels servant à chanter un nouvel hymne à la terre et à l'âme apaisée. Ne nous y trompons pas, la fluidité du style, l'art d'une journaliste que l'on sait et que l'on ressent principalement comme artiste, ne saurait endiguer cette véritable insurrection contre la perversion des repères, des références et des procédés hérités du passé : « Quant à notre chevalerie, espérons que les poilus en sont guéris. C'est une maladie qui n'est pas de saison » (13 mai 1915). La France éternelle n'est plus qu'une façade ; la guerre, « sacrifice inutile »¹³, contestée par une va-t-en-guerre ! À quoi bon, en effet, se réclamer d'un ordre détruit à tout jamais ? À quoi bon s'en remettre à l'usage établi « avant », avant que la barbarie ne fasse régresser l'ordre du monde ? Barbarie honnie, allemande, dont l'horreur finit par exercer une cruelle fascination...
- 13 Le retour aux heures primitives de l'humanité postule plutôt que le juste puise en lui-même sa justification et fasse entendre une voix hors du concert des nations livrées au carnage. Tel est l'appel fondant une nouvelle prophétie (« J'entendis [...] une voix blanche, sans timbre ») dont notre journaliste se fait la prêtresse, en des temps de

désolation, de lutte, mais aussi – clairvoyance et hallucinations visionnaires mêlées – ouverture de temps nouveaux, jusque-là inconcevables.

- 14 L'unité morale de la journaliste et de la main qui écrit se fissure à son tour, nous offrant le bel et original exemple d'un discours passionné, voire absolu, mais divergeant dans le sens même qu'il donne aux événements. Car à l'emphase de l'ordre collectif, ce ton ultra-patriotique fait pièce à un pessimisme d'ordre obsidional, un repli ombrageux sur une intimité incomprise, l'indicible révolte qui s'identifie à l'insurrection de conscience face à la folie et l'inconscience.

Un authentique processus de création artistique

- 15 La stérile historicité du monde qui s'écroule finit par dévoiler une nouvelle création, l'épanouissement apparent d'une sensibilité artistique formée à la Belle Époque s'efface devant les jours tragiques. Et se lève, d'abord en miniature, un nouveau répertoire plastique, à forte résonance surréaliste, mais tout à fait hors courant. Un bien curieux *poisson exotique*¹⁴ conserve la souplesse décorative de sa nature aquatique sur un corps monstrueusement disproportionné, qui s'effiloche en inquiétantes difformités anthropoïdes. Cette attitude esthétique en complet bouleversement, partagée entre l'indignation et ses envolées rhétoriques et l'image-sensation revendiquée en lettres de feu, s'échappe dans un genre créatif qui ne reconnaît plus rien de ce qu'il a appris. Et sous une plume qui peut être si fluide, les descriptions se font plus heurtées, comme celle de l'Allemagne livrée à « une épouvantable orgie », une bacchanale gratuitement cruelle qui se couvre d'invocation religieuse :

Entre deux pintes de bière, l'ogresse a déclaré qu'elle voulait respirer ! Si c'est ainsi qu'elle respire, que sera-ce lorsque, bien installée où elle rêve de l'être, elle se mettra à manger ! Mais voilà, les raisins sont trop verts. L'oppression qui pesait sur elle, c'était la sienne propre, celle d'une vanité enflée qui n'a pas la grandeur de l'orgueil, la pléthore qui congestionne l'apoplectique. Dans l'équilibre d'une raison saine, entre d'autres mains que celles d'un fou, l'Allemagne, comme tout le monde, aurait pu vivre en paix. Elle n'en est que plus coupable et exécration. Prospère, elle n'avait rien de plus à demander à ce vieux Dieu qu'elle a mis à toute sauce. Car elle ne cesse de le prier de bénir ses crimes.

Ainsi, non loin des cadavres nus, souillés et mutilés de trois jeunes femmes françaises, empalées sur des baïonnettes allemandes, près des ruines de leurs maisons, le médecin Rochebois et ses zouaves auraient-ils pu trouver, dans les vestiges d'une épouvantable orgie, des ceinturons portant l'inscription sacrilège : « Dieu avec nous »¹⁵.

- 16 À toute création son mystère : ici les facultés régénératrices s'enracinent dans la perception originale d'une actualité dévastée. Ce mythe est celui d'une aspiration productive-destructive, bouleversement fructueux du point de vue de l'art, constat de désastre du point de vue des réalités extérieures. Cette chronique de presse, prose d'opinion et de réaction immédiate à l'événement, pourrait n'en être que l'écume. Or, c'est d'abord une forte émotivité plastique qui se dégage des indignations de Marguerite Burnat-Provins : Guillaume II vite croqué « avec son bras trop court et ses bagues, ses yeux durs, sa morgue et ses parades » n'est pourtant « [qu'] un corps humain dans une chemise de nuit, cause infime d'un mal infini » (18 déc. 1914). Mais au fil des jours, les images s'embrasent, et le feu ne s'éteint sûrement pas au pied de l'autel de la réalité. Salut à l'an 1914 qui s'achève : « Ton chiffre doit brûler d'un feu qui ne s'éteindra pas ».

- 17 Puis le feu change de camp. Ils ont tout détruit : « ils », les barbares, les « Teutons », par le fer et par le feu ; le sang s'installe aussi dans ce paysage nouveau : « Les jours sanglants passèrent, toujours plus sanglants »¹⁶, l'expression rhétorique prenant réalité (« Ce n'est plus une figure de dire que la terre de la patrie est arrosée du sang de ses enfants », 13 janvier 1915) porte témoignage de cette dévastation du discours. Encore et toujours le sang, pour la France, « pour que victorieuse, elle étreigne entre ses bras puissants et déchirés la victoire qui vient en ramant sur un fleuve de sang » (vœux du 13 janvier 1915). Le sang ne cesse de couler, et le feu de brûler, de blesser les cœurs, sous les yeux écarquillés de l'artiste (plus encore que de la poétesse), elle qui professe une conception souffrante, presque sacrificielle de son état, à rapprocher sans doute, dans le registre doloriste, de ce qu'endure le soldat courageux : « Il faut toujours être sur la brèche et s'ensanglanter pieds et mains pour continuer sa route et sa tâche, tandis que l'imagination vous porte »¹⁷.
- 18 Ces images précipitées, syncopées, se suivent sans que l'argumentation qui fait le métier du polémiste y subsiste intacte. La lettre journalistique de la chronique d'une tragédie est insuffisante, c'est l'image qui accapare, qui absorbe littéralement le contenu et même l'énonciation d'une violente affectivité culturelle profondément meurtrie. Et tout comme la création plastique a précédé l'écriture chez Marguerite Burnat-Provins, c'est dans ce refuge qu'elle trouvera une issue durable à cette dislocation méditée de tous les modèles esthétiques et moraux (qui, chez elle, ne font qu'un). C'est l'artiste en effet, parce qu'il perçoit mieux que tout autre les accidents et les grands soubresauts de la matière et de l'esprit, qui sait en dire la tragédie et doit donner l'exemple :
- Ce poison-là, il faut que tout le monde le boive, il faut qu'on sache, pour qu'avec la vérité, l'horreur et l'exécration s'infiltrant jusqu'aux moelles.
- 19 Allégories et métaphores des nouvelles visions se dressent déjà en fières architectures. En 1914, elles peuvent tout d'abord affecter les accents martiaux de l'hymne héroïque. Ainsi pour saluer le roi des Belges :
- Vive à jamais le héros dont les yeux n'ont point connu de larmes et dont l'âme ignore la crainte. Dans l'invisible les mains coupées ont pris des ailes, elles serrent le glaive qui venge et la Justice le conduit. [...]
Nous nous inclinons trois fois devant vous, Roi, Guerrier, Martyr, dont le front porte le diadème et l'auréole et le laurier (*La Fête du Roi*, 15 nov. 1914).
- 20 Quelque chose annonce déjà un langage qui construit et déconstruit au gré des songes, une volonté indéracinable de *fonder*, au cœur même et dès l'origine du processus engagé dans l'épreuve de la guerre et devant aboutir à *Ma Ville*. À l'image de ce nouveau musée ingénument imaginé par l'artiste à son entier profit, comme pour que « sa ville » puisse être visitée :
- Mon rêve serait de céder cette œuvre, de mon vivant, à quelque institut scientifique¹⁸. Elle serait estimée plus d'un million [...] Je crois que présentée avec tous les commentaires utiles, elle offrirait un enseignement particulier, comme le dit Éd. Monod [...] et une source d'études à de multiples points de vue. Il y a vingt-cinq ans cette année que j'y travaille [écrit-elle en 1969] et vous concevrez combien j'aimerais d'abord la voir en sécurité, ensuite en tirer un légitime profit après tant d'années de labeur non rémunéré. Je pourrais la céder par fractions, à mesure qu'on l'aménagerait dans un musée portant mon nom¹⁹.
- 21 Il y a dans les paradoxes de Marguerite Burnat-Provins un ambitieux travail d'invention pour remplacer ce patrimoine tant aimé, tant pleuré, toute cette « beauté » à laquelle elle pense avoir consacré si longtemps toutes ses forces. L'irréparable a été

commis ; on ne pourra jamais rien substituer aux villes détruites. La cathédrale de Reims est morte (25 sept. 1914). Faudra-t-il alors s'incliner ? Jamais ! répond cette infatigable protectrice des paysages et des monuments : « Les pierres vénérables retomberont dans le jardin du mensonge, il est inondé de sang pur »²⁰. Cette irréductibilité se nourrit de suggestions et d'images – et parvient effectivement à reconstruire des repères culturels puissants. C'est sur un ton lyrique mais toujours dans le même sens que la petite fille, devenue grande, s'adresse au beffroi d'Arras, frappé dans la tourmente :

Ton carillon sonna la première heure de ma vie, sur l'air de Fra Diavolo : Voyez comme il s'avance.

Et le destin s'avancait avec son manteau de secrets, de déchirements, d'extase et de torture mais, comme dans ta chanson, parfois, il me semblait beau (16 octobre 1914).

- 22 À la seule force de l'imaginaire, le génie insoumis et la vigueur créative de cette étrange artiste entretiendra ses émotions brisées et pourtant si délicatement teintées des couleurs de son temps. Sa maison, la maison de famille en Artois, est détruite :

Ce que fut notre maison.

Ces cinq mots qui forment un poignard, je les offre à ceux qui trouvent la guerre longue.

[...]

La place où le poignard s'enfonce prépare en notre âme le creux où doit s'élever l'arbre de la patience (17 févr. 1915).

- 23 L'utopie créative habitera désormais la ville intérieure, peuplée de frayeurs et de réconforts, quittant ce temps révolu où s'est enraciné pourtant le statut précurseur d'une femme artiste et d'une intellectuelle.

Quel tempérament esthétique ?

- 24 Longue plainte sur les malheurs de la guerre, les jours tristes qui passent, invectives à l'adresse des inertes, de ceux qui pourraient hâter sinon un dénouement heureux, du moins un sauvetage de la civilisation, horreur du défaitisme sous oripeaux patriotiques... Cette lassitude est tout à coup visionnaire :

On nous a gavés de discours dans lesquels ronfle le moteur électoral. Les grands mots : Patrie, famille, etc., etc. (2 mars 1915).

- 25 Ce langage simple, « naturel », presque familier (à ne considérer même que les titres : « Ils en ont de bonnes », « en cinq secs », « ce que nous sommes donc bêtes ») réserve toute une gamme, toute une variété d'inflexions révélatrices d'un tempérament esthétique original, beaucoup plus encore que d'un style littéraire, qui se veut sans apprêt (cri d'alerte d'une Artésienne exilée au pied des Pyrénées, dans les feuilles locales).
- 26 Différentes formes du registre poétique font irruption en un surgissement immédiat d'images. L'épopée, en premier lieu, celle du vaillant soldat français, mais aussi de la Française suppliciée, une épopée écrite et pensée au féminin, donc d'un genre inhabituel, dont les accents restent moraux, guerriers, mais non mâles. « Le soldat marchant le front haut et la poitrine offerte »²¹, le soldat mourant, époux ou fils, demeure charnel, suscite une séduction protectrice mêlée d'abandon désespéré. Avec lui meurt un bonheur aperçu, connu ou seulement désiré ; sans lui le monde devient songe ou terreur. Parfois surnaturelle, l'épopée vante le merveilleux, le miraculeux

d'un petit fait tout juste évoqué, car, dans la meilleure tradition du genre, le récit historique se réduit à un mince filet que l'amplification héroïque et le jeu des résonances partiales suffisent à transformer en un véritable torrent poétique. Ailleurs, et parfois avec une étonnante agilité de reconversion, apparaissent de vrais tableaux lyriques : tableaux rétrospectifs le plus souvent, échappés de cette vie d'avant, à ce souvenir qui pourtant n'est pas systématiquement embelli comme sous d'autres plumes. Ainsi ce *Miracle du printemps* (3 mai 1915), miracle de la mémoire et du temps entrevu :

Partout une fraîcheur nouvelle monte et s'épanouit et, dans l'âme voyageuse se succèdent les visions d'ailleurs, de tous les printemps entrevus qui ornent la mémoire et parfument le souvenir.

- 27 C'est cependant sous une inlassable pugnacité polémique que se jouent de courtes scènes, tout en images, tout en illuminations et en sorties pamphlétaires. L'écriture se fait d'autant plus redoutable, d'autant plus difficile à contredire qu'elle réussit la greffe du monde extérieur, reçu par les nouvelles, sur une vitalité intérieure exceptionnelle et déjà peut-être habitée par le théâtre, le drame des figures d'acteurs fantasmagoriques qu'elle commence à convoquer. De la forme journalistique aux couleurs et aux visions intenses et violentes – comme ce songe hallucinant du massacre de la famille de Guillaume II²², certains écrits de Marguerite Burnat-Provins perpétuent et consacrent un procédé dont la meilleure manifestation est peut-être la *Nuit chez les Assaouas*, l'un des *Poèmes de la soif* parus en 1921 mais écrits au lendemain de la guerre, en 1919. Le reportage supposé chez ces sectateurs d'une spiritualité à hauts risques (puisqu'ils bravent les lois de la souffrance en se transperçant le corps) devient évasion teintée d'érotisme et méditation philosophique²³.
- 28 On reste fasciné par cette capacité si peu commune de donner à la souffrance la plus partagée, à travers un média très standardisé (la presse), loin des avant-gardes, un tour si personnel et un tel sentiment de l'exceptionnel. L'état de révolte rend unique ce sombre quotidien. Sacralisation et démonisation²⁴ imposent un univers de tension dramatique absolue, chaque image, chaque propos rapporté, est une nouvelle scène inouïe. Ce trait révélateur d'une indignation toujours en éveil confirme une disposition, une aspiration esthétique tendant à l'emphase, au superlatif, dans la découverte de la sagesse des sociétés sempiternelles et primitives comme dans la dénonciation d'une civilisation à la dérive et de ses escalades infernales.

La nouvelle fable du monde

- 29 Un nouveau *De profundis* ? Pas de sentiment visible de foi qui appelle un sauveur du fond du précipice. Le Christ de Marguerite Burnat-Provins « a pris les étrivières » pour chasser les marchands du Temple... et n'est guère imité²⁵ : les temps sont plutôt au « massacre des Innocents »²⁶. Peu d'espoir sensible de revoir le jour disparu, mais plutôt la fouille, dans les débris, d'éclats d'innocence ou d'héroïsme : « Ils se sont rués sur la faiblesse, l'art, la beauté, la civilisation »²⁷. Au premier rang de ces perles brillant d'une lueur nouvelle, la femme, l'enfant, le simple, avec une tendresse plus particulière s'agissant des enfants, parce qu'ils se révèlent plus redoutables encore pour le méchant, comme dans ce *Conte de Noël* (25 déc. 1914), sorte de fantasmagorie moralisée, dans l'esprit d'un temps durement vécu, à partir de 1915, dont témoignent les diverses cartes

postales, chansons et images tendres qui envahissent le marché de la sensibilité officielle, succédant aux alertes rododromiques du départ pour le front :

La bonté divine avait fermé les plaies des fins visages, les plaies des corps délicats maintenant reposés : ils étaient tout blancs, si beaux, si purs, mais plus terribles pour les misérables qu'une colonne d'assaillants.

- 30 Il est loisible de puiser dans le répertoire chanté de cette phase de la guerre, gonflé par une abondante propagande : *Lettre de bonne année au papa soldat*, *La marraine des poilus*, *Les Infirmières* ou *La Mort d'un gosse*, *Page d'histoire dédiée aux mamans*, etc.

Les ennemis on tout pris

Tout pris

Jusqu'à notre petit lit²⁸ !

constatent les petits enfants de France.

- 31 Marguerite Burnat-Provins, avec moins de mièvrerie, jette un regard triste sur le « cortège des sans-polichinelle et des sans-poupée, dépouillés dès le berceau et voués à la douleur » et pleure sur « le trait effiloché » intensément perçu du « Maître dessinateur Poulbot ». Elle ne poursuit pas, cependant, des objectifs principalement propagandistes. Car les ressources de réconfort, de tendresse ou de compassion qu'elle mobilise n'appartiennent déjà plus à une littérature de guerre. Sitôt formés, les voici d'ailleurs menacés par une autre concurrence : celle d'une résurgence des repères de l'enfance, d'autant plus obsessionnels chez Marguerite Burnat-Provins que l'impossibilité physique d'une maternité ressuscite de façon lancinante les fantômes de cette génération inaccomplie. Monde d'enfance, la nouvelle ville imaginaire ? Oui, à n'en pas douter, quand ce ne serait que dans le passage quasi obligatoire par la terminologie des contes. Dangereusement enfantin, même, cet usage pour ainsi dire physique et tout à la fois initiatique des peurs et des goûts et dégoûts comme principal moyen d'investigation des choses et des êtres. Appliqué à la perception et à l'évaluation des catastrophes présentes, ce système se revendique hostile à toute idée de raisonnable. Honte à la trahison de « sagesse », celle des « neutres » ou celle des puissants.

Tous les neutres savent qu'il y a deux guerres, celle des alliés contre l'Allemagne et celle des barbares contre les femmes, les vieillards, les petits enfants²⁹.

- 32 Morale et résignation s'unissent dans un même rejet ambigu des codes d'urbanité. La diplomatie, en particulier, est au banc des accusés :

L'instinct est toujours le plus fort, sous les masques appelés dans la société convenance et politesse et dans les rapports internationaux, relations amicales et sympathie sincère, derrière le paravent de la diplomatie.

- 33 Et :

À part quelques-uns qui se rongent et font des efforts méritoires, les diplomates nous apparaissent à l'heure présente comme des pitres en noir au premier plan de l'innommable tragédie. Leurs silhouettes se dessinent sur le fond rouge des brasiers. Ils causent tandis qu'on râle, c'est bien là la façade de la civilisation³⁰.

- 34 La perversion du vieux monde l'a rendu contre nature. Ceux qui naissent ou renaissent aux émotions simples ou offrent un sacrifice noble et muet, tous ceux-là, quoique perdus dans la tourmente, ont réinventé une forme d'espoir ou de survie. Dans l'Europe livrée à « l'orgie sanguinaire », « le petit Monténégro » – l'un des derniers nés de la famille – qui se dresse contre « la grosse Autriche » offre « tout un enseignement » au monde civilisé³¹. Mais ici encore, apparu au feu d'une dialectique patriote, le nouveau plan de rédemption s'échappe vers un nouveau partage des illusions perdues, une

distribution subjective et hypermorale des rôles qui se déroutent finalement de tous les chemins balisés par la morale traditionnelle, naguère plus d'une fois encensée. Une double attraction fondamentale s'y exerce : d'un côté la recherche ininterrompue de sens et d'innocence, présente dès les premières œuvres, véritables hymnes à une nature réparatrice et sempiternelle ; de l'autre l'urgence d'une déstructuration morbide, désir de plaie béante pour dire l'atroce vérité du monde au chevet des plus fragiles et des plus éprouvés.

- 35 Qu'était-ce que la civilisation, avant sa sauvage destruction ? Une illusion savamment entretenue ? Un trésor inconsidérément gaspillé ? Sinon encore une vaste hypocrisie cyniquement orchestrée ? En ces années, comme quand elle prêchait aux femmes une calme et ancestrale soumission, réserve suprême du bien précieux de leur liberté, Marguerite Burnat-Provins n'a cessé de se le demander. Malgré toute sa franchise hallucinée, elle n'y aura jamais répondu.
- 36 Moins entraînée qu'entraînée par les événements, elle nous paraît aujourd'hui, dans la solitude que l'on s'est attaché à rappeler, une Française exemplaire, certes, mais laissée à l'arrière et bien distancée par l'actualité, en dépit de son statut de journaliste et d'intellectuelle. Ainsi, plus représentative du pays qui subit la guerre que de celui qui la fait, et plus encore de celui qui la survole ou la dirige, sa position offre la spécificité d'un retard objectif sur les événements, d'un éloignement de toutes les avant-gardes et cependant d'une projection visionnaire particulièrement audacieuse, sinon d'une anticipation sur les attitudes de la création artistique d'après-guerre, sur la révolution esthétique de toute une génération.
- 37 Le vieux monde, celui des hommes qui meurent et des hommes qui tuent, expire devant le féminisme inabouti d'une commentatrice de l'actualité transpercée de visions cruelles ou exaltées. Mais dans l'épreuve intensément sentie, l'artiste-poète a certainement énoncé l'une des conceptions les plus modernes de l'art et de la culture en revendiquant, en femme fière et libre, qu'il s'agissait d'abord de retrouver, parmi les ruines, les traces de sa propre faculté à créer du sens, de l'effroi, de la beauté.

NOTES

1. - *Aux Neutres* (VI), 27 janvier 1915. Les références données entre parenthèses dans le texte renvoient aux dates des articles de Marguerite Burnat-Provins parus dans le *Journal de Bayonne*, sauf en ce qui concerne la série intitulée *Aux Neutres*, dont les références sont précisées en note. Nous avons abordé cet ensemble d'articles dans « Cœur d'artiste en hiver. Marguerite Burnat-Provins et la guerre 1914-1915 ». *Bulletin de l'association des amis de Marguerite Burnat-Provins*, 12, p. 5-18.

2. - Manuscrit inédit de Marguerite Burnat-Provins à Édouard Monod-Herzen, juillet 1922, cité par DUBUIS, Catherine, RUEDIN, Pascal. *Marguerite Burnat-Provins écrivaine et peintre*. Lausanne : Payot, 1994, p. 54. Sur la naissance d'une inspiration hallucinatoire dans *Ma Ville*, BIERI, Helen, DUBUIS, Catherine (dir.). *Marguerite Burnat Provins, 1872-1952 : de l'Art nouveau à l'art hallucinatoire*. Gingins (Suisse) : Fondation Neumann, Paris : Somogy, 2003, p. 29-30 et p. 85.

3. - Sur Marguerite Burnat-Provins, outre les ouvrages de Catherine Dubuis cités note 1 et 2, voir : DUBUIS, Catherine. *Les Forges du paradis, histoire d'une vie : Marguerite Burnat-Provins*. Vevey : éditions de l'Aire, 1999 ; CHEVRIER, Jean-François. *L'Hallucination artistique, de William Blake à Sigmar Polke*. Paris : L'Arachnéen, 2012 (nombreuses pages sur Marguerite B.-P.) ; SCHURR, Géraud. *Les Petits Maîtres de la peinture*. Paris : édition de l'Amateur, 1985, tome VI, p. 138-139 ; MELLAY, Charles. « Modern Style et traditions locales ». *Bulletin technique de la Suisse romande*, 25 janvier 1904, II, p. 72-75. Sur les rapports de cette création artistique avec le spirituel ou le mysticisme, voir aussi : VIGUIER, Florence, DUCHEIN, Paul (dir.). *Du Ciel à la terre*. Montauban : Musée Ingres, 1997 (catalogue d'exposition).
4. - *Aux Neutres* (VI), 27 janvier 1915.
5. - *Aux Neutres* (V), 24 janvier 1915.
6. - *Ibidem*.
7. - *Ibidem*.
8. - *Aux Neutres* (I), 16 janvier 1915.
9. - *Le Voile*. Paris : Albin-Michel, 1929.
10. - *Aux Neutres* (II), 17 janvier 1915.
11. - *Ibidem*.
12. - *Aux Neutres* (VI), 27 janvier 1915.
13. - *Aux Neutres* (II), 17 janvier 1915.
14. - Vente publique, Montpellier, hôtel des ventes, 26 avril 2000, n°146 : dessin aquarellé, sans date. MORSIER, Georges de. *Art et hallucination : Marguerite Burnat-Provins*. Neuchâtel : La Baconnière, 1969.
15. - *Aux Neutres* (V), 24 janvier 1915.
16. - *Aux Neutres* (I), 16 janvier 1915.
17. - DUBUIS, Catherine & RUEDIN, Pascal, 1994, *op. cit.*, p. 72.
18. - La précision n'est pas sans intérêt : ce sont des œuvres mais aussi des témoignages scientifiques, des preuves de ce qui s'est effectivement passé au cœur d'une création bien située dans une vie.
19. - *Ibidem*, p. 55.
20. - *Aux Neutres* (VIII), 23 février 1915.
21. - *Aux Neutres* (V), 24 janvier 1915.
22. - *Aux Neutres* (VIII), 23 février 1915.
23. - DUBUIS, Catherine & RUEDIN, Pascal, 1994, *op. cit.*, p. 72.
24. - Voir LUSARDY, Martine (dir.). *Art spirite, médiumnique et visionnaire*. Paris : Halle Saint-Pierre, Hoëbeke, 1999 (catalogue d'exposition, Paris, Halle Saint-Pierre).
25. - *Aux Neutres* (VII), 10 février 1915.
26. - *Aux Neutres* (VIII), 23 février 1915.
27. - *Aux Neutres* (II), 17 janvier 1915.
28. - LOYER, Corinne, LUEZ, Philippe, MIRONNEAU, Paul. *La Ballade des poilus*. Amiens : Bibliothèque municipale d'Amiens, 1990 (catalogue de l'exposition organisée par la bibliothèque municipale d'Amiens, l'Historial de la Grande Guerre et Image, musique et culture).
29. - *Aux Neutres* (II), 17 janvier 1915.
30. - *Aux Neutres* (III), 19 janvier 1915.
31. - *Aux Neutres* (V), 24 janvier 1915.

ABSTRACTS

Marguerite Burnat-Provins (1872-1952) was a poetess and painter whose work has been rediscovered over the past fifteen years. She was an uncompromising character. The series of articles she submitted to the *Journal de Bayonne* between the summer of 1914 and the autumn of 1915 was addressed to 'the neutrals', whether nations or individuals, accusing them all of faint-heartedness. These opinion pieces can be read as a cry of anguish for lost heritage, a sense of the cultural world being laid to waste: the cathedral at Rheims, the belfry at Arras, the long list of scarred landscapes... They reveal an ambitious work of invention, seeking to replace the lost and regretted heritage with an original and visionary form that announces the aesthetic attitudes of the inter-war years. Marguerite Burnat-Provins indeed undergoes an important interior artistic transformation during these years, revealing an insurgent poetical stance, a 'hallucinatory talent' that succeeded her years of ruralism and her earlier art nouveau inspiration.

Poète et peintre justement redécouverte dans les quinze dernières années, Marguerite Burnat-Provins (1872-1952) est une femme entière : c'est aux tièdes, *Aux Neutres*, nations ou individus, qu'elle s'adresse dans une série d'articles parus dans le *Journal de Bayonne* depuis l'été 1914 et jusqu'à l'automne 1915. Ces billets d'humeur doivent se lire comme un cri de détresse devant un patrimoine qui s'écroule, un sentiment de saccage culturel du monde (la cathédrale de Reims, le beffroi d'Arras, la longue liste des paysages meurtris). On y découvre un ambitieux travail d'invention visant à remplacer ce patrimoine tant pleuré, dans une forme originale et visionnaire d'anticipation des attitudes esthétiques d'après-guerre. Marguerite Burnat-Provins se livre en effet à une importante transformation artistique intérieure, réveillant, au tournant des années 1914-1915, une poétique insurgée, un « talent hallucinatoire » succédant chez elle à des années de ruralisme et de goût de l'art nouveau.

INDEX

Keywords: 1914, 1915, art nouveau, barbarity, children, women, neutrals, local press, ruins, Argelès (Hautes-Pyrénées), Arras, Bayonne, Belgians, Jean-Joseph Benjamin-Constant, Marguerite Burnat-Provins, Cantin (Nord), Paul Deschanel, Édouard Detaille, Paul de Kalbermatten, Jean-Paul Laurens, Malmö, Édouard Monod, Rheims, Docteur Rochebois, Saint-Savin (Hautes-Pyrénées)

Mots-clés: 1914, 1915, art nouveau, barbarie, enfants, femmes, neutres, presse locale, ruines, Argelès (Hautes-Pyrénées), Arras, Bayonne, Belges, Jean-Joseph Benjamin-Constant, Marguerite Burnat-Provins, Cantin (Nord), Paul Deschanel, Édouard Detaille, Paul de Kalbermatten, Jean-Paul Laurens, Malmö, Édouard Monod, Reims, Docteur Rochebois, Saint-Savin (Hautes-Pyrénées)

AUTHORS

CLAUDE MENGES-MIRONNEAU

Conservateur des antiquités et Objets d'art des Pyrénées-Atlantiques

PAUL MIRONNEAU

Conservateur général du Patrimoine, Directeur du Musée national du château de Pau
paul.mironneau@culture.gouv.fr